

*JEAN-PAUL DESPRAT*

BLEU  
DE SÈVRES  
(1759-1769)

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-111766-0

© Éditions du Seuil, juin 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

Gustave Flaubert, dans *L'Éducation sentimentale*, Jacques Char-donne, dans *Les Destinées sentimentales*, Michel Chaillou, dans *Rêve de Saxe*, ont déjà accordé brillamment les sentiments et les rêves à la porcelaine. Ce roman leur est dédié, ainsi qu'à Antoine d'Albis, qui, lorsqu'il apporte sur ce même sujet, et avec quelle autorité, un éclairage scientifique (*Traité de la porcelaine de Sèvres*, Éd. Faton, 2003), n'en reste pas moins lyrique.

Tous mes remerciements également à David Caméo et à Barbara Tassin de Montaigu, à Geneviève et Roger Pilhion qui ont guidé mes pas à Sèvres, pour les premiers, dans l'actuelle Manufacture nationale, et pour les seconds, tout à côté, au Centre international d'études pédagogiques, installé dans les bâtiments construits primitivement par Louis XV, en 1756, pour accueillir la Manufacture royale de porcelaine de France.



PREMIÈRE PARTIE

Le secret des Chinois  
*(décembre 1759-avril 1764)*



## Les œufs au miroir

Le 6 décembre 1759, Madame Élisabeth, la seule des huit filles de Louis XV à avoir été mariée, était morte à Versailles, en quelques heures, de la petite vérole, au cours d'un voyage qui lui avait permis de quitter sa petite principauté de Parme où elle se morfondait, pour revoir une fois encore la France et sa famille.

Dans l'esprit de ses quatre sœurs survivantes, l'indomptable Adélaïde, titrée Madame, que son père appelait Torche, la douce Victoire, dont le petit nom était Coche, Sophie, surnommée Graille – celle-là presque muette à force de timidité –, Louise, enfin, rebaptisée Chiffe, qui passait à bon droit pour la plus fantasque du quatuor, le fait de n'être pas morte en Italie, auprès de son mari bègue était presque un bonheur pour leur pauvre aînée – Babet, dans leur langage affectueux. Elle avait pu s'éteindre en jetant un dernier regard sur les lambris du plus beau palais de l'univers, le seul qui, de leur opinion, fût digne d'une princesse de la lignée des Bourbons. Cette pensée avait fortement contribué à consoler le chagrin des quatre « filles de France » qui, pendant les vingt années qu'avait duré ce mariage, n'avaient eu de cesse de plaindre la pauvre Élisabeth, victime, à leurs yeux, de la raison d'État, contrainte de se soumettre à un mariage qu'elles regardaient toutes comme peu reluisant.

Mesdames, compatissant sans relâche au triste sort de Babet, avaient appris à se dire les plus heureuses princesses de la terre, persuadées qu'il n'y avait aucun homme, de par l'Europe et tout le

vaste monde, qui fût digne d'épouser une fille du roi de France. Elles avaient même fini par en oublier les larmes amères de Madame Henriette, la jumelle de Babet – Madame Seconde –, morte sept ans auparavant sans avoir cessé de songer chaque jour avec douleur à ses fiançailles, rompues pour de sordides motifs politiques, avec son cousin, le duc de Chartres, qu'elle aimait.

Adélaïde – appelée Madame Quatrième, à cause d'une autre fille, Madame Troisième, morte au berceau –, qui, à vingt-sept ans, à la suite de la mort de la duchesse de Parme, devenait l'aînée des filles de France, avait toujours été la préférée du roi. En 1752, afin de lui aménager un appartement contigu au sien, il avait fait casser pour elle l'une des merveilles du palais de Louis XIV, l'escalier des Ambassadeurs. C'est à son seul usage également, lui conférant le titre de «Madame», qu'il avait composé une maison particulière avec dames, chevaliers d'honneur, aumôniers et écuyers, quand ses sœurs, elles, devaient se partager leurs officiers.

Elle était vive, enjouée, garçon manqué, carrée de visage et de corps, avec des joues rouges et pleines, un nez à la fois rond et pointu que l'on eût pu croire modelé à l'aide de cette poche dont se servent les pâtisseries pour orner leurs gâteaux d'un tortillon de crème. Elle bouillonnait d'ardeur, s'essayant à tout en confusion mais avec la plus grande application. Elle apprenait l'italien avec Goldoni, l'horlogerie et la harpe avec Beaumarchais, la peinture avec Drouais, le dessin avec le jeune Saint-Aubin, le clavecin et la danse avec Marguerite-Antoinette Couperin, la guitare et le chant avec Pierre Mareschal-Paisible. Elle montait à cheval aussi bien qu'un mousquetaire et, le matin, dans son cabinet, en culotte de droguet blanche et gilet matelassé, tirait l'épée avec les plus fameux maîtres d'armes de la Cour.

Adélaïde était toujours restée près de ses parents, alors que ses trois cadettes, ainsi qu'une autre de leurs sœurs qui y était morte, avaient été expédiées à Fontevault pendant dix ans pour y être élevées par les religieuses, sous le fallacieux prétexte d'économies à réaliser. Elles en étaient revenues vraies demoiselles de province, toutes prêtes à tomber sous la coupe de cette aînée qui n'avait res-



piré que l'air de la Cour, qui en connaissait les usages et qui, par-dessus tout, aimait commander. Adélaïde avait d'ailleurs aussitôt embrigadé ses cadettes pour en faire, sous sa houlette, des vestales enjouées et zélées, prêtes à immoler leur propre bonheur pour servir le culte de leur père.

La vie de ces quatre grosses filles était un tourbillon, nourri d'occupations futiles et de joies factices : changer de robe dix fois par jour, se trouver à point sur les lieux où passerait le roi, ne manquer ni messe, ni sermon, ni concert, ni, non plus, loterie, bal, chasse ou réception d'ambassadeur. La plupart des femmes de la Cour se seraient éreintées à soutenir ce rythme, mais la bonne santé de Mesdames, sans doute fortifiée du sang polonais de leur mère, les rendait increvables.

En ce 31 décembre 1759, moins de quatre semaines après la mort de Babet, elles étaient là, tout en noir, alignées sur un même rang de larges chaises, leurs petits chiens pelotonnés sur des coussins à leurs pieds, caquetant et riant aux éclats, s'impatiant de l'approche de minuit.

Pour rien au monde elles n'auraient renoncé à la petite cérémonie qu'avait instituée leur père, neuf ans auparavant, lorsque l'on avait installé, dans le long cabinet attenant à la chambre royale, la pendule de l'horloger Passement : il s'agissait de vérifier en famille que le chiffre de la nouvelle année s'inscrivait bien, à l'heure dite, sur le cadran doré de la merveilleuse machine. Cette mécanique, fameuse dans toute l'Europe, donnait en effet non seulement le détail de la course des astres mais aussi le quantième des années jusqu'en 9999, date à laquelle, selon les savants calculs faits par Madame Adélaïde elle-même, devrait régner le roi Louis CCCXLVII, Louis le trois cent quarante-septième.

La reine Marie Leckzinska se tenait au premier rang, carrée dans un vaste fauteuil à châssis qui voisinait avec celui resté vide du roi. Coiffée d'une mantille de dentelle noire, ajustée à sa chevelure grise par des aiguilles à tête de nacre, elle était enveloppée dans plusieurs épaisseurs de fourrures et d'étoles à grands ramages,

empilement de vêtements qui ne parvenait toutefois pas à l'empêcher de paraître transie. Elle égrenait, en le dissimulant dans sa bourse d'or, son chapelet de cristal, prêtant une oreille discrète aux jacasseries de ses filles dont les saillies les plus imprévues ou les plus hardies faisaient par moments glisser sur ses lèvres l'amorce d'un sourire.

Derrière elle, le dauphin et la dauphine. Lui, pour le moins aussi timide que son père ; une timidité qui, chez l'auteur de ses jours, se traduisait par de la froideur mais qui, chez ce gros garçon, résidait en un embarras qui faisait peine à voir. Marie-Josèphe de Saxe, son épouse, montrait, sur sa grosse figure plate et gercée, un air de soumission et de bonté qui la rendait touchante. Elle méritait d'évidence bien peu, ainsi qu'il advenait souvent, de subir l'animosité de ses quatre belles-sœurs, remontées contre elle, pour des vétilles, par l'impérieuse Adélaïde.

À minuit moins cinq, la porte donnant du côté de la chambre du roi s'ouvrit à deux battants et Louis XV parut. Jamais sans doute en France, ni sur aucun trône de l'univers, personne n'avait été plus capable que cet homme, resté à cinquante ans étonnamment droit et svelte, de donner une idée aussi saisissante de la majesté royale. Le voir entrer ainsi, d'un pas lent, en habit d'argent à ganses noires dont l'une des manches était nouée d'un brassard de deuil, la poitrine barrée du cordon de moire bleue du Saint-Esprit, c'était à peu près surprendre Jupiter tombé au débotté dans un cercle de divinités repues et endimanchées.

Malgré la dureté d'une guerre qui trois ans auparavant, pour la première fois depuis un demi-siècle, avait mis la France à deux doigts d'être envahie, il faisait parade d'un air de gloire proprement ébouriffant. Louis XV, ainsi qu'il le disait de lui-même, était « un homme inexprimable ». Passé maître dans l'art d'entendre avec le même visage placide les critiques ou les louanges, tout ce qu'il faisait de petit ou de grand portait la marque de la perfection de la grâce et du néant du sentiment.

Il tapota en souriant la joue de ses quatre filles, pinça doucement le lourd menton de la dauphine, puis caressa la main de la reine,

avant de prendre place à son côté. Il se tourna vers son fils pour lui demander des nouvelles d'un gentilhomme blessé à la chasse, puis, voyant la plus fine des aiguilles de l'horloge entamer le décompte de la dernière minute de l'année, il se leva, fit les gros yeux pour faire cesser le babil de Mesdames et pointa sa canne vers le cadran à l'instant précis où le chiffre 1760 apparaissait.

– Voilà ! une nouvelle décennie commence ! annonça-t-il tel un magicien qui vient de réussir un tour de sa façon.

Mesdames applaudirent en riant bruyamment, tandis que le dauphin, qui avait depuis toujours le goût des raisonnements techniques, expliquait à sa mère et à sa femme tout ce qu'on se devait d'attendre très bientôt des prodiges de la mécanique.

Le roi, pendant ce temps, était revenu vers la porte de sa chambre afin de faire entrer sept de ses laquais, ceux qui se tenaient derrière toutes les portes de ses appartements privés et que l'on appelait communément garçons bleus, parce qu'ils étaient tous revêtus d'un habit de ton lapis à petit galon d'or. Précédés d'un huissier portant le tabard brodé aux armes royales, ces jeunes gens s'avancèrent sur un rang, chargés de paquets enveloppés dans du papier crépon de différentes teintes de pastel qu'ils déposèrent précautionneusement sur un guéridon. D'un simple claquement de son éventail, la reine fit paraître à son tour sept demoiselles de sa maison. Les présents qu'elles apportaient ne se distinguaient des précédents que par la couleur bouton-d'or de leurs rubans, quand ceux du roi étaient d'un beau rouge nacarat. Le dauphin, la dauphine, Mesdames firent entrer pareillement leurs gens et, en quelques minutes, le vaste cabinet, éclairé *a giorno* par les deux ou trois cents bougies blanches des lustres et des girandoles, fut empli de ces boîtes qui, répandues jusque dans les moindres recoins de la pièce comme dans la caverne d'Ali Baba, gardaient encore tout leur mystère sous leurs emballages rutilants.

Tous savaient pourtant d'avance en quoi consistaient ces cadeaux, puisque Louis XV, depuis quinze ans qu'il était devenu l'actionnaire des manufactures de Vincennes puis de Sèvres, avait établi l'usage, rapidement tourné en obligation, de n'offrir et de ne

se voir offrir pour étrennes que des porcelaines. Leur grande vente annuelle, à laquelle tous les courtisans depuis 1748 étaient priés d'assister et de faire leurs emplettes, avait eu lieu deux jours auparavant, le 29 décembre, jour de la Saint-Thomas, à quelques pas de là, au bout de l'appartement royal, dans le salon dit «aux Salles neuves».

Le monarque, qui n'imaginait pas un seul instant que l'on pût lui faire présent d'autre chose que des plus belles pièces de sa vaisselle, complimenta par avance sa famille :

– Vous vous êtes tous montrés bons patriotes en faisant travailler la Manufacture... «Ma» manufacture, appuya-t-il, puisque – vous serez ce soir les premiers à l'apprendre – je vais en devenir, sous peu de jours, l'unique propriétaire. L'annonce en sera faite au prochain Conseil... Mais, en attendant, examinons toutes ces merveilles qui sont le fruit du génie conjugué de nos meilleurs artistes et de nos plus éminents savants !

La reine commença la première à faire sa distribution, puis ce furent les princes, dans l'ordre du protocole et, en dernier lieu, celui qui venait de se présenter lui-même comme le maître absolu de Sèvres.

Chacun se délesta de sept paquets pour en retrouver sept aussitôt, puis le roi, comptant jusqu'à trois, mais s'y reprenant à quatre fois pour faire monter de quelques crans l'impatience de ses filles qui trépignaient toutes et dont les imposantes poitrines se soulevaient comme des soufflets de forge, donna le signal de l'espèce de curée qui, en un instant, dans un violent froissis, transforma le long cabinet en une jonchée de papiers. Aussitôt, chacun brandit un pot, un vase, un sujet ; criant, exultant, prenant à témoin son voisin de la finesse d'une couleur, de la délicatesse d'une forme, de la transparence d'un glacié ou, sur un simple détail montré du doigt, de la légèreté du toucher d'un peintre de fleurs ou de sujets. Ces porcelaines étaient en effet magnifiques. Elles représentaient la quintessence de ce qu'était parvenue à produire, depuis trois ans qu'elle avait été transférée de Vincennes à Sèvres, la Manufacture du roi.

Seule dans son cas, ce soir-là, Madame Adélaïde s'était distinguée en apportant pour les membres de sa famille de grands plats et de grands vases de table, appelés pots à oille, sortis de la fabrique de faïence que son grand-père, le roi Stanislas, entretenait à grands frais dans son château de Lunéville.

Le roi, qui avait d'abord froncé les sourcils en découvrant cette nouvelle fantaisie de sa fille préférée, s'attarda par jeu à détailler une petite soupière ronde à grosses joues. Parmi toutes ces formes sculptées et ciselées d'une manière étourdissante, ces décors et ces arabesques d'or déposés par des pinceaux célestes, cette soupière chargée d'énormes fleurs apparaissait comme un objet rustique et incongru :

– Décidément, Torche, vous ne faites jamais rien comme tout le monde ! s'exclama-t-il sans pouvoir contenir un accent où l'étonnement le disputait au reproche.

– La Lorraine, Sire, fera un jour, grâce à vous, partie du royaume... répliqua la princesse en se fendant d'une révérence dans laquelle pointait de l'effronterie. Il est juste que nous soutenions ses productions, comme nous le faisons de celles de toutes nos provinces.

– Ah ! que voilà une bonne sujette ! répliqua le roi, partant pour le coup d'un grand rire.

En vérité, si Madame Adélaïde avait été la seule à ne pas acheter des pièces de Sèvres, deux jours auparavant, à l'exposition de Versailles, c'était pour une tout autre raison que celle qu'elle invoquait : elle n'avait pas pu se résoudre à verser son obole à l'organisatrice de cette manifestation, Mme de Pompadour, protectrice toute-puissante de la Manufacture royale, passée depuis dix ans du statut de maîtresse à celui de « bonne amie » du roi. Il faut dire que malgré ce glissement subtil et bien négocié de la passion à la raison, ce changement de la carte du Tendre rendu public autant qu'il avait été possible de le faire – à Bellevue, au cours d'une fête demeurée fameuse, on avait remplacé la statue de l'Amour par celle de l'Amitié –, le ressentiment des filles du roi restait profond. Aucune des princesses de France, encouragées en cela par leur

aînée, n'avait pu par exemple se déshabituer d'appeler la marquise autrement que « maman Putain ».

Pour ne pas déplaire au roi, l'avant-veille, Adélaïde, ses trois sœurs et la reine n'avaient toutefois pas pu se dispenser de faire un tour aux Salles neuves. Marie Leckzinska, qui savait depuis longtemps qu'elle n'avait rien à gagner à affronter la favorite – elle s'y était, dans les débuts, quelquefois brûlé les ailes – n'avait fait qu'y passer pour acheter des babioles, se contentant de saluer la « dame » d'un petit mouvement de la tête. Mesdames, sous la conduite de leur aînée, avaient longuement promené sur les vitrines et les tables où s'accumulaient les porcelaines un air de condescendance et de dégoût. Ostensiblement, Adélaïde n'avait rien emporté, tandis que ses cadettes, bravant son regard réprobateur, s'étaient contentées de menues emplettes, restreignant leur dépense sous prétexte de deuil. Elles en avaient d'ailleurs tant rajouté dans la modestie que la marquise, assise derrière un grand pupitre pour tenir elle-même les comptes de la vente, assistée de la duchesse de Brancas – l'ancienne Diane de Mailly, l'une de ces quatre sœurs de Nesle qui avaient été l'une après l'autre autrefois les maîtresses du roi –, avait eu l'effronterie de leur faire un rabais, cette réduction de deux deniers par livre qu'elle consentait couramment aux femmes de la Cour dont on connaissait la gêne.

Le roi, déjà informé par le mot bref et spirituel que lui avait fait porter, le jour même, la marquise, s'amusait des raisonnements que continuait d'entrelacer Torche, tandis que des valets, entrés par plusieurs portes à la fois, présentaient sur des plateaux des pots de blanc-manger, des galettes et des petits pâtés chauds, des gobelets d'argent ciselé remplis de vin de Bouzy, ainsi que des verres de cristal, déjà sablés de sucre, pour recevoir le saute-bouchon de Champagne.

Louis XV porta un toste :

– Je bois à la paix, au rétablissement de notre marine et de notre commerce. Que 1760 nous éloigne des orages !

La reine, qui égrenait toujours son chapelet dans son sac, poussa un petit soupir en dodelinant de la tête :

– Oui, Louis, appuya-t-elle, la paix pour la France, pour l’Europe et pour notre famille !

Tout en faisant semblant de grignoter et de boire, ce père comblé et adulé, qui, à son habitude, s’était mis un peu à l’écart, observait sa famille.

C’était chaque fois la même chose. Dès qu’il se trouvait en présence de cette femme douce, de ce fils obéissant, de ces filles aimantes, il éprouvait une impression étrange, un sentiment inavouable dans lequel, irrévocablement, la tendresse le disputait à de l’agacement. Sans doute était-ce parce qu’il avait été élevé par les serviteurs de son arrière-grand-père dans le culte de la belle apparence et du maintien guindé qu’il avait du mal à se reconnaître dans cette progéniture où l’épaisseur du physique avait, peu à peu, fini par rejoindre celle de l’âme.

Comme dans chacune des occasions où il devait soutenir, trop longtemps à son gré, l’effort de se trouver avec les siens, il ferma les yeux, songeant à une compagnie autrement plus agréable, celle de ses rares intimes et de sa bonne amie qui, à quelques pas de là seulement, piaffaient d’impatience à l’idée de le voir enfin paraître.

La voix mal assurée de son fils le tira de ses rêveries. Le dauphin n’avait jamais eu l’art de choisir son moment pour aborder les sujets graves :

– Il faudra bien cette année que M. de Choiseul...

– Ah ! non, pas ce soir, Louis ! Respectons la trêve du jour de l’An... Mais, rassurez-vous, dès demain, je serai de nouveau sur le dos de mes ministres...

Ayant ainsi protesté, il tira sa montre de son gousset pour remarquer, sur un ton parfaitement simulé de surprise :

– Mon Dieu ! déjà minuit et demi... Et j’avais promis à Meuse et à Biron de faire avec eux la dernière partie de billard de l’année.

Nul ne fut dupe. Le roi, qui n’était resté avec sa famille que trente-cinq minutes en tout, sortit après avoir de nouveau pincé le menton de ses filles, puis baisé la reine et la dauphine au front.

– Ne prenez pas froid, Louis ! lui glissa Marie Leckzinska, ainsi qu’elle faisait chaque fois qu’elle le voyait de la sorte « disparaître ».

Il traversa le cabinet des Chiens pour gagner le petit degré construit autrefois sous Louis XIV, lorsque Mme de Montespan, dans le plus grand état de sa gloire, occupait un appartement de vingt pièces réparties sur deux étages. Ce modeste escalier, aux marches de carreaux de terre rouge, bordées de nez en bois de chêne, donnait directement dans le vestibule de l'appartement que la marquise de Pompadour occupait au rez-de-chaussée du palais. Ce fut toute une histoire, en 1749, quand elle était encore regardée comme la maîtresse en titre, que de la faire descendre des mansardes où le roi, depuis toujours, cachait ses amours furtives et de l'installer là, à la face de la Cour, en place de la comtesse de Toulouse et de son fils Penthièvre. Grand problème de cartographie palatiale que feu Madame Henriette, très opposée à ce changement, avait résumé ainsi : « Que la marquise soit logée en haut ou en bas, le roi mon père n'y ira pas moins, il faut autant qu'il monte pour redescendre que de descendre pour remonter, au lieu que moi, fille de France, je ne puis loger qu'en haut, dans les cabinets. » Fort bizarrement, la reine, devenue jalouse de la tendresse du roi pour ses filles, avait soutenu les prétentions de sa rivale à descendre et à parader à la vue de tous, de plain-pied avec les jardins du palais.

On avait donc relogé la marquise à grands frais : neuf fenêtres, tout l'étage inférieur de l'appartement royal, depuis le salon de Diane jusqu'à l'angle des terrasses. Il avait fallu travailler vite, faire du feu pour sécher les plâtres, enflammer des terrines de suif pour permettre aux ouvriers d'œuvrer la nuit. Le grand Verberckt avait dormi sur un lit de camp en plein chantier, attendant un par un les panneaux de bois que le menuisier Guesnon lui apportait de Paris. Les Penthièvre avaient été resserrés ailleurs et Mme de Pompadour, qui avait toujours eu de ces parfaites naïvetés qu'elle s'entendait à assaisonner d'un air de candeur, avait même fait semblant de croire qu'ils se trouvaient ravis de leur délogement.

Changeant d'étage, Louis XV avait le sentiment de changer de monde. Le cabinet qu'il venait de quitter, bien qu'il n'ait été décoré



que vingt-cinq ans auparavant, par les plus fameux artistes du temps, paraissait déjà, à cause de la course effrénée des modes et de l'humeur volatile et changeante du caractère français, appartenir à un monde aussi révolu que celui des majestueuses et pesantes marqueteries de marbre du règne précédent.

L'appartement de la marquise, tout au contraire, représentait le *nec plus ultra* du décor dans le goût de l'époque. Aménagé « à la grande », il comportait une majestueuse enfilade de pièces lambrisées de bois clairs, retaillées, pour être plus intimes, dans l'immensité des anciens vestibules de Jules Hardouin-Mansart et doublées tout du long d'arrière-cabinets conçus pour faciliter le flux incessant d'une domesticité plus nombreuse là qu'ailleurs. Cet espace réaménagé était surmonté partiellement d'un entresol, desservi par deux escaliers, où vivaient Mme Du Hausset, femme de chambre et confidente de la maîtresse des lieux, et, à l'autre bout, François Quesnay, son médecin, connu par ses écrits comme philosophe et physiocrate, surnommé par ses partisans le Confucius de l'Europe, un sectataire des idées nouvelles installé dans le sérail même de l'absolutisme.

Les vernis bleu tendre, vert d'eau, jaune cédrat, déclinés en camaïeux de divers tons, les fines arabesques des trumeaux et des stucs, les mousseuses soieries à fond blanc ou pastel, zébrées de grands ramages vifs dont les teintes se fondaient dans celles des boiseries et des plafonds, procuraient immédiatement une impression de mouvement et de joie. Tout cela paraissait virevolter et frémir comme au souffle du vent artiste que faisait lever la fantaisie et le goût d'une maîtresse de maison capable d'assembler mille contraires : cheminées de marbre griotte, de brèche violette ou de sarrancolin, frises et trophées dorés de diverses formes qui enlaçaient de leurs rinceaux des paysages ou des amours joufflus, cabinets chinois de laque rouge, papiers des Indes représentant des forêts et des lacs, paravents à feuilles d'argent ou de point de Beauvais, sièges aux garnitures, à la canne, chenillées ou brodées, tapis du Caucase ou de la Savonnerie, rideaux et tentures de soie brodés d'oiseaux de paradis qui s'égaillaient dans des végéta-

tions exubérantes, meubles de palissandre, de ronce de noyer, de bois exotique ou cèrusé, marqueteries noyant leurs nuances de miel dans l'obscurité de l'ébène. Le subtil scintillement des ors, rouges, verts et acier, exposé au ressaut des flammes d'une forêt de belles bougies blanches piquées sur des flambeaux et des girandoles, produisait mille étincelles de couleur que reflétaient à l'infini le tain des miroirs et le chatolement des porcelaines disposées partout à profusion.

Mme de Pompadour se tenait sur le seuil de cet élégant capharnaüm, dans une robe de soie blanche imprimée de rameaux de houx, dont le brodeur, en les grêlant d'une multitude de petites baies d'un beau rouge sang, avait su rendre de manière saisissante l'aspect vernissé et le contour acéré du feuillage. Un petit casaquin de moire verte, lacé par une chaînette d'or, dessinait le galbe de ses épaules et de sa gorge qui, sous les nappes de lumière répandues par les stalactites de cristal d'un lustre festonné de gui, resplendissaient comme de l'opale. Elle attendait ainsi l'arrivée du roi, depuis plusieurs minutes, tenant la pose entre deux rangs de ses valets, trois pas en avant du petit cercle compact que formait la dizaine de ses invités.

– Sire ! Que les années soixante vous soient douces et prospères ! annonça-t-elle de sa voix chaude et traînante en se lançant dans une triple révérence qui découvrit ses souliers à talons curvilignes dont l'empaigne était brodée de perles.

Le roi lui prit la main pour la baiser. Son élégance était à son comble lorsqu'il s'appliquait de la sorte aux gestes de la galanterie. Il s'empara du bras de Mme de Pompadour pour l'accompagner jusqu'au premier cabinet et, masquant le mouvement rapide de ses lèvres d'une des pointes de son tricorne qu'il finit par jeter sur un guéridon, lui murmura quelque chose de gai. Il prit le saute-bouchon de Champagne qu'elle lui présenta dans un fin cristal gravé, pouffant de rire de ce qu'elle venait de lui répondre et, alors qu'il s'était évertué en famille à faire semblant, lampa d'un trait ce breuvage qui prédispose à la joie, croquant à la suite deux ou trois gougères et tendant aussitôt son verre pour qu'on le serve

de nouveau. Il ne pouvait décidément mieux marquer qu'il n'éprouvait de bonheur que là.

Les yeux tout brillantés de joie, il répondit alors publiquement aux souhaits de bienvenue de son hôtesse :

– Oui, madame, et vous aussi, mes amis, que l'année nouvelle vous soit bonne et qu'elle le soit pour le royaume !

Il fut applaudi et rendit grâce par des petits mouvements de la tête appuyés d'un franc sourire. Tandis que la marquise disparaissait un moment pour donner, « en vraie bourgeoise », d'ultimes « ordres aux sauces », il se mêla à la petite compagnie qui formait le cercle étroit de ses peu nombreux amis : le maréchal de Richelieu, le marquis de Meuse, les ducs de Luxembourg, de Duras et de Biron, Mmes de Sassenage, de Lauraguais, de Bellefonds et d'Amblicourt. Il était enjoué, méconnaissable pour qui n'eût pu le voir que dans son personnage de monarque, et il allait de l'un à l'autre en montrant une humeur ravissante.

Brusquement, depuis le fond de l'appartement, parvinrent quelques accords égrenés sur une mandoline. L'hôtesse revenait en chantant pour donner le signal du souper :

– Venez, venez, suivez-moi tous !

Elle les conduisit ainsi jusqu'à une grande table ronde autour de laquelle elle pouvait disposer tout le monde sans embarras de protocole. Chaque convive, en s'asseyant, découvrit sur son assiette une grande boîte de carton blanc entourée d'un ruban de soie bleue. C'étaient, encore et toujours, des porcelaines, puisque faire ce cadeau, dans le moment précisément où le roi achetait toutes les parts de l'unique société détentrice du plein privilège de fabrication, était un acte hautement patriotique.

La marquise avait été l'inspiratrice du déménagement de la manufacture de Vincennes à Sèvres, presque à portée de voix de son magnifique château de Bellevue qu'elle avait récemment revendu au roi tout en en restant l'occupante. Elle avait par la suite veillé sans relâche au maintien du très haut niveau artistique des productions, apportant un soin jaloux à choisir elle-même les meilleurs peintres et sculpteurs, empêchant les compagnies rivales

de se développer en leur faisant interdire l'usage de l'or ou des couleurs autres que le bleu, déployant son énergie de femme de tête à organiser des ventes publiques sur place ou à Versailles, fixant elle-même le montant de ce que chacun de ses familiers devait lui acheter en fonction de ce qu'elle se figurait être l'état de sa fortune. Sa propre collection de porcelaines était considérable, estimée à 250 000 livres, l'équivalent en valeur d'un vaisseau de cent dix canons.

Il n'était donc pas concevable qu'elle pût offrir autre chose que ses « belles vaisselles » en cadeau à ses amis. Tous s'y attendaient, et tous s'apprêtaient, comme les membres de la famille royale quelques instants auparavant, à feindre la plus parfaite des surprises.

La marquise d'Amblicourt, plus impatiente que les autres, avait la première posé ses jolies mains sur son paquet. Elle fut arrêtée par la maîtresse de maison jouant de son œil le plus noir :

– Ma salope ! – c'était le petit nom délicieusement poissard que la marquise lui donnait depuis toujours en public – voulez-vous bien ne pas être si goulue ?

Cela fit rire, les deux protagonistes plus que les autres. Mme de Pompadour réclama à nouveau l'attention de la tablée, en frappant du manche d'un petit couteau de vermeil et d'ivoire sur la branche d'un des candélabres :

– Mes amis ! Le présent que je vous fais cette année est une pièce unique, l'œuvre du génie de nos meilleurs ouvriers de Sèvres : une marronnière, c'est-à-dire un petit service destiné à conserver les marrons glacés dont nous raffolons tous.

– C'est vrai, dit le roi en riant, la marquise aime les gros marrons, mais elle s'agace à la longue de voir ses jolis doigts collés dans la mélasse... Elle a donc conçu ce projet et a su me persuader de son utilité, tant et si bien que j'ai fini par l'inscrire au rang des priorités de la Nation.

– Nous sommes bien gouvernés ! s'exclama Meuse dont tous, autour de la table, goûtaient l'insolence légère.

La marquise ouvrit la première sa boîte afin de faire une démonstration. Elle découvrit un magnifique pot ovale, muni d'un

Gilles. La musique au temps du Roi-Soleil  
*Gallimard Jeunesse, 1999*

Les Enfarinés  
*Éditions du Rouergue, 2000*

Au nom de la Pompadour  
(avec Pierre Lepère)  
*Flammarion, 2001*

BEAUX LIVRES

Paris, Fêtes et Lumières  
*Images-Magie/Jean-Paul Mengès, 1993*

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2006. N° 88151  
IMPRIMÉ EN FRANCE